

L'ORDINAIRE ET
LE POLITIQUE

PUBLICATIONS RECENTES DANS CETTE COLLECTION

Liste complète sur le site <http://www.u-picardie.fr/labo/curapp>)

- *Le "social" transfiguré*, 1990 (204 p.)
- *La communication politique*, 1991 (216 p.)
- *La solidarité : un sentiment républicain ?* 1992 (202 p.)
- *Les politiques régionales*, 1993 (149 p.)
- *Droit et politique*, 1993 (310 p.)
- *L'évaluation dans l'administration*, 1993 (191 p.)
- *La doctrine juridique*, 1993 (287 p.)
- *Le droit administratif en mutation*, 1993 (321 p.)
- *Les bonnes mœurs*, 1994 (445 p.)
- *L'identité politique*, 1994 (445 p.)
- *Le financement du développement local*, 1995 (208 p.)
- *Le for intérieur*, 1995 (415 p.)
- *Public-Privé*, 1995 (230 p.)
- *Le Préambule de la Constitution de 1946*, 1996 (296 p.)
- *La Gouvernabilité*, 1996 (400 p.)
- *L'intercommunalité*, 1997 (286 p.)
- *Désordre(s)*, 1997 (440 p.)
- *La politique ailleurs*, 1998 (420 p.)
- *Questions sensibles*, 1998 (417 p.)
- *La démocratie locale. Représentation, participation et espace public* (dir. L. Blondiaux, F. Rangeon & G. Marcou) 1999 (424 p.)
- *Les méthodes au concret* (dir. M. Bachir) 2000 (326 p.)
- *La loi du 28 pluviôse An VIII deux cents ans après : survivance ou pérempté ?* (dir. B. Mercuzot) 2000 (291 p.)
- *Passions et sciences humaines* (dir. C. Gautier & O. Le Cour Grandmaison) 2002 (164 p.)
- *Historicités de l'action publique* (dir. P. Labrier & D. Trom), 2003 (540 p.)
- *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques* (dir. D. Cefaï & D. Pasquier), 2003, 519 p.
- *Sur la portée sociale du droit. Usages et légitimité du registre juridique* (dir. L. Israël, G. Sacriste, A. Vauchez, L. Willemez), 2005, 395 p.
- *Mobilisations électorales. Le cas des élections municipales de 2001* (dir. J. Lagroye, P. Lehingue, F. Sawicki), 2005, 368 p.
- *Croisée des champs disciplinaires et recherches en sciences sociales* (dir. E. Rude-Antoine et Jean Zaganiaris), 2006, 168 p.

A paraître :

- *Les sciences camérales : activités pratiques et histoire des dispositifs publics*, sous la direction de P. Laborier et D. Trom
- *Le procès, enjeu de droit, enjeu de vérité*, sous la direction de E. Rude-Antoine.

Centre universitaire de
recherches administratives
administratives et politiques
de Picardie (CURAPP UMR 6054)

L'ORDINAIRE ET LE POLITIQUE

publié sous la direction de :

Claude Gautier
Sandra Laugier

Presses Universitaires de France
2006

Ce volume est issu d'un colloque international, *L'ordinaire et le politique*, organisé les lundi 5 avril et mardi 6 avril 2004, à l'Université de Picardie Jules Verne, dans le cadre de la Faculté de philosophie, sciences humaines et sociales, par le Centre "Philosophie contemporaine" (EHSBM, EA 3302) et le CURAPP (UMR 6054), dans le cadre du programme "Savoir(s) : constitution et appropriation. Des savoirs théoriques à la connaissance ordinaire et pratique, et inversement", de l'ACI Terrains, Techniques, Théories (Ministère de la Recherche)

Comité scientifique

Y. Moulier-Boutang, L. Bove, C. Chauviré, C. Gautier,
S. Laugier, F. Lebaron, P. Paperman

PRÉSENTATION

PAR

Claude GAUTIER

et

Sandra LAUGIER

Nous sommes partis, non pas d'une évidence partagée de l'ordinaire, mais d'une difficulté à penser l'ordinaire.

Savons-nous vraiment ce qu'est l'ordinaire, ce qui nous est ordinaire ? N'y a-t-il pas là quelque chose d'à la fois évident et mystérieux ? L'ordinaire n'est pas le sens commun. Nous ne le connaissons pas. Il y a pourtant un rapport entre l'ordinaire et le commun : l'ordinaire est défini par le langage commun. Notre langage ordinaire (le fait étrange de pouvoir parler ensemble) définit l'ordinaire, et pas l'inverse. Reconnaître le caractère ordinaire du langage, c'est découvrir l'ordinaire dans ses deux dimensions : le rapport au « nous », le commun et le quotidien.

L'idée d'ordinaire est doublement mythologique en philosophie : à la fois objet de rejet et de fascination, l'ordinaire est comme l'autre de la philosophie, ce qu'elle veut dépasser, mais aussi ce vers quoi elle aspire, nostalgiquement, à retourner, dans ses deux tendances invétérées : la (dé)négarion de notre langage ordinaire et de notre caractère ordinaire dans la prétention philosophique à les dépasser, les corriger, et la prétention de la philosophie à savoir ce que nous voulons dire, ce qui nous est commun, dans la fausse évidence de nos croyances ordinaires ou de nos formes de vie.

La recherche de l'ordinaire ne prend alors son sens qu'au risque du scepticisme – à cette perte ou à cet éloignement du monde, ce défaut de la parole qui nous guettent toujours dans le monde contemporain. L'appel à l'ordinaire et à nos usages n'est pas une évidence ni une solution, il est traversé par ce scepticisme, par l'« inquiétante étrangeté de l'ordinaire ». Qu'est-ce qui nous est ordinaire ?

Comment, moi, sais-je ce que *nous* disons ordinairement dans telle ou telle circonstance ? En quoi le langage, hérité des autres, que moi je parle est-il mien ? C'est là le sens de l'interrogation sceptique sur nos critères : qui suis-je pour parler avec (ou au nom) d'autres ? Wittgenstein écrit dans un passage célèbre : « C'est ce que les êtres humains disent qui est vrai et faux; et ils s'accordent dans le langage qu'ils utilisent. Ce n'est pas un accord dans les opinions mais dans la forme de vie. » (*Recherches Philosophiques* : § 241).

Le scepticisme n'a pas à être réfuté par un recours à l'ordinaire. Il traverse et définit notre usage ordinaire. La découverte de ma voix ordinaire étant aussi bien la découverte de ma communauté que celle de mes limites, limites du langage qui ne sont donc pas seulement celles des conventions ou du social, mais celles de notre nature humaine. On voit pourquoi il serait illusoire de considérer le recours (le retour) à l'ordinaire comme une solution à nos problèmes philosophiques, et au scepticisme : il est plutôt la reconnaissance de la perte irrémédiable du contact direct avec le monde, et de la difficulté à vouloir dire (*mean*) ce que nous disons et ainsi à nous connaître nous-mêmes. Surmonter cette difficulté serait alors la tâche infinie de la philosophie du langage ordinaire : « ramener les mots de leur usage métaphysique à leur usage quotidien » (*Recherches* : §116). Mais elle ne peut le faire qu'en revenant sur terre, *dans la réalité de nos pratiques*.

Cette articulation du « langage » à la « pratique », par le moyen de laquelle peuvent être proposées des descriptions pertinentes de ces *recours* à l'ordinaire se justifie non seulement du point de vue d'une philosophie du langage qui, par un tel retour aux pratiques, peut envisager de déconstruire certaines mythologies de l'ordinaire, mais aussi par la possibilité qu'il offre de lier le point de vue philosophique et le point de vue des sciences sociales. L'un des axes problématiques qui porte, en France, la crise et nombre de débats en sociologie (dans les années 70 et 80), est celui de la possibilité épistémologique et des moyens méthodologiques d'une description des « *pratiques sociales* ». Au croisement des structures et des expériences vécues, la pratique devait permettre de renoncer aux grandes hypostases — la « société », la « classe », la « conscience collective », etc. — et de redonner à l'individu et à son action toute son effectivité.

Décrire sociologiquement les pratiques devait permettre de poser les bases d'une authentique sociologie de l'action : cette dernière n'était plus réductible aux effets des déterminismes socio-économiques, pas plus qu'elle n'était le résultat d'une volonté libre, purement décisive et émancipée de toute forme de conditionnement. Entre ces deux pôles, la *pratique* devenait le lieu d'un réinvestissement théorique et politique à partir duquel redéfinir les topiques de la sociologie et, plus largement, celles des sciences sociales.

Positivement, *les pratiques des individus* devenaient un « problème » pour les sciences sociales. A partir d'elles pouvaient se décliner de nouveaux liens entre approches ethnographiques et sociologiques. Un tel recentrage devait accorder une importance nouvelle à l'étude des pratiques culturelles et permettre de dessiner, à nouveaux frais, les contours de « cultures » comme ensemble de pratiques. S'il y a incontestablement, depuis quelques décennies, un essor des études portant sur les pratiques culturelles — en un sens large —, si de telles études ont rencontré,

de manière directe ou oblique, la question du « quotidien », du « commun », du « populaire », etc., il reste à comprendre si et comment elles sont susceptibles de nous éclairer sur ce que l'on pourrait appeler *une sociologie ou une ethnographie de l'ordinaire*.

Là, comme pour l'approche philosophique, il semble que la description des *recours* à l'ordinaire soit médiate, seconde quant elle est possible, comme si l'« ordinaire » ne pouvait pas être posé en tant qu'objet d'investigation première. Quoi qu'il en soit des difficultés à saisir l'ordinaire en sciences sociales, celles-ci ne sont pas sans lien avec celles que rencontre la philosophie. Ceci pour le moins justifiait que l'on confronte, dans le cadre de ces études sur l'ordinaire, un ensemble de démarches provenant de disciplines différentes. Mais, et peut-être surtout, la philosophie du langage ordinaire elle-même, qui revendique la nécessaire description – sociologique et ethnographique – de nos « formes de vie » et de nos « pratiques sociales » pour que puisse s'accomplir ce *passage* aux usages « ordinaires » des mots de notre langage, donne une autre justification à l'orientation nécessairement pluridisciplinaire de l'étude de l'« ordinaire ».

Se référer à la notion d'« ordinaire », dans l'ordre du discours, philosophique, politique, dans celui des sciences sociales, est moins fréquent que parler de « commun », de « populaire », de « quotidien » ; on retiendra surtout que c'est son ambivalence – le sens oscillant entre le social (le « commun ») et le vécu temporel (le « quotidien ») qui lui donne une part de sa cohérence et justifie que l'on y prête attention.

Le *Dictionnaire historique de la langue française* indique que c'est au XVIII^e siècle qu'« ordinaire » a pris le sens de « commun » (« à un grand nombre de gens »). Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, c'est l'idée de condition sociale modeste qui est désignée par ce terme (les « gens ordinaires »), avant que la notion ne prenne enfin, pour nous, le sens d'« habituel ».

Comprendre en quoi l'« ordinaire » peut être démarqué des termes auxquels, presque inévitablement, on le rapporte, sera l'un des objectifs de ces études réunies dans le présent volume. Par là même, il s'agira aussi d'explorer et d'interroger la (possible) dimension conceptuelle et opératoire de l'« ordinaire », soit de mettre en évidence ce qu'elle peut indiquer de résolument spécifique. Peut-on, par exemple, et selon quelles raisons, l'opposer au « savant », au « théorique », à l'« historique » et au « tragique » ?

Dans le domaine politique, l'« ordinaire » est-il la voie d'un nouvel enracinement concret, réel, de la pensée sociale et politique en prise avec ses objets ? Est-il la nouvelle référence à partir de laquelle justifier de l'objectivité d'un savoir sur les pratiques, les conduites individuelles ? Dans quelle mesure la revendication de l'« ordinaire » permet-elle de considérer autrement les problèmes de la démocratie, de la communauté, de l'égalité, etc. ? A moins que l'« ordinaire » n'enveloppe qu'une nouvelle mythologie fondée sur la nostalgie d'un ordinaire (authentique) toujours déjà perdu... ? On en revient à la mythologie de l'ordinaire, dont il n'est pas toujours aisé de se débarrasser, même dans une approche descriptive.

Dans cette démarche exploratoire qui a pour intention de proposer un premier inventaire des problèmes et de clarifier ce que nous pourrions, provisoirement, appeler « une politique de l'ordinaire », il nous paraît essentiel de réunir et de confronter les points de vue issus de plusieurs disciplines : philosophie, science politique, sociologie, anthropologie. L'exploration de l'ordinaire n'est possible qu'à condition de rassembler une diversité d'outils et d'approches, afin de rester au plus près du détail de la vie ordinaire : en ce sens, vaut pour l'ordinaire en général, cette description de l'observation du langage ordinaire par Austin :

« Le langage ordinaire contient toutes les distinctions que les humains ont jugé utile de faire, et toutes les relations qu'ils ont jugé utile de marquer au fil des générations, et qui sont certainement (...) plus subtiles que celles que nous pourrions, vous ou moi, trouver, installés dans un fauteuil par un bel après-midi – alternative méthodologique la plus appréciée. ... Quand nous examinons ce que nous dirions quand, quels mots employer dans quelle situation, encore une fois, nous ne regardons pas *seulement* les mots, mais également les réalités dont nous faisons usage des mots pour parler ; nous nous servons de la conscience affinée (*sharpened*) que nous avons des mots pour affiner notre perception, mais pas comme arbitre ultime, des phénomènes. »¹.

Tels seraient les enjeux d'une politique et d'une éthique de l'ordinaire : cette attention active au particulier et à l'anodin², au détail de l'expression et de l'action d'autrui, qui ouvre, inséparablement, vers le concernement aux autres et à soi, et vers une vision plus claire et affinée du réel : pensons, par exemple, à la description de l'interaction sociale (chez Goffman ou Garfinkel) et des différentes stratégies morales qui s'y découvrent, ou à l'attention portée par Austin et Goffman aux ratés de la communication quotidienne et de l'action, ou à la mise en évidence des revendications inhérentes à l'usage quotidien de la parole, ou encore à la perception (soudaine, progressive ou rétrospective) des moments importants de nos existences ordinaires.

1. Austin, *Sense and Sensibilia*, Oxford : University Press, 1962, tr. fr. 1994, *Écrits philosophiques* : 182.

2. Voir Paperman, P. & Laugier, S. eds., *Le souci des autres, éthique et politique du care*, Paris : EHESS, 2005.